

Renaissance de l'Allemagne (10)

Le Führer

C'est alors que survinrent les premières élections, où nous envoyâmes douze députés au Reichstag. Nous ne connaissions à cette époque qu'un devoir : attaquer partout et toujours. Tels des brochets dans un étang de carpes, nous pourchassions les parlementaires repus dans leur repos contemplatif.

Le premier son de fanfare qui déclencha notre lutte retentit au milieu de débats plaisants, sans intention sérieuse, entre des discours plats, vides, insipides et emphatiques. Les partis se sentaient pris de malaise dès que montait à la tribune un député national-socialiste. Il critiquait fortement la situation, les mots tombaient comme des coups de fouet sur le dos des coupables et le peuple était avec nous.

Notre cri de combat : « Allemagne, réveille-toi ! », secoua les retardataires.

On put constater aux élections suivantes une ascension vertigineuse. De douze sièges que nous avions au Reichstag, nous montâmes subitement à cent-sept. Le monde retint son souffle pour prêter l'oreille. Les autres peuples commencèrent dès lors à compter avec le nouveau mouvement. On ne parlait plus d'une secte, on ne pouvait plus, comme autrefois, nous traiter de sectaires ou de fanatiques, il fallait considérer le fait accompli. Nous sommes certes des fanatiques, car rien de grand ne se crée sans fanatisme. Sans ses zéloteurs, où en serait resté le christianisme ?

Oui, pour l'amour de notre peuple nous étions fanatiques comme un fer chauffé à blanc.

Mais nous étions également fanatiques dans notre haine contre les destructeurs. Nos noms étaient de plus en plus connus comme ceux de combattants de la première heure et de lieutenants loyaux de notre Führer. Nous cessions d'être des personnalités privées ; la vie du foyer, la famille, tout était relégué au second plan. Nous n'appartenions plus désormais qu'au mouvement, et, par là même, à notre peuple et à la patrie.

Mais, au-dessus de nous tous il y avait notre Führer : Adolf Hitler.

Il n'existe probablement pas actuellement d'autre personne sur laquelle l'attention du monde entier se soit aussi intensément concentrée que sur celle de notre Führer. Il n'y a malgré cela, pas d'hommes dont le caractère soit aussi difficile à décrire que celui d'Adolf Hitler. Quiconque connaît les liens intimes qui unissent Hitler à ses hommes, comprendra que pour nous qui suivons ces principes, il possède dans leur plus haute perfection toutes les qualités que nous lui attribuons. On sait que le catholique romain est convaincu de l'infaillibilité du pape en matière religieuse et morale. C'est avec la même conviction profonde que nous, nationaux-socialistes, déclarons le Führer tout simplement infaillible en tout ce qui concerne les choses politiques, les intérêts sociaux et nationaux du peuple.

Mais en quoi consiste le secret de son influence sur ses partisans ?

Est-ce dans sa bonté, dans sa force de caractère ou dans son incomparable modestie ? Est-ce dans ce génie politique qui lui donne la faculté de sentir et de prévoir avec justesse la décision à prendre ; est-ce dans son magnifique courage, ou est-ce dans son extraordinaire fidélité à ses partisans ?

Malgré tout ce qu'on en dit, je crois qu'on en viendra toujours à conclure que cette influence n'est pas dans la somme de toutes ces vertus, mais dans quelque chose de mystique, d'inexplicable, de presque inconcevable, que possède cet homme unique. Quiconque ne le sent pas instinctivement, ne le comprendra jamais.

Car, si nous aimions Adolf Hitler, c'est parce que nous croyons profondément et inébranlablement qu'il nous est envoyé par Dieu pour sauver l'Allemagne.

C'est pour l'Allemagne une bénédiction qu'Hitler réunisse en lui au plus haut degré les rares qualités d'un penseur extrêmement logique, d'un philosophe profond et véritable et d'un homme d'action ferme comme l'airain. Les dons d'un génie combiné à la volonté d'action sont si rares ! Cette synthèse est complète chez Hitler.

Je suis à son côté depuis plus de dix ans, quotidiennement. Quand je l'ai vu et entendu pour la première fois, j'ai été à lui corps et âme. Ceux de mes camarades qui ont éprouvé le même bonheur sont innombrables. C'est avec un dévouement passionné que je m'engageai envers lui et avec aveuglement que je le suivis.

Je reçus, dans les mois passés, de nombreux titres et honneurs, mais aucun ne m'emplit d'une plus grande fierté que le titre qui me fut décerné par le peuple allemand : « Le plus fidèle lieutenant de notre Führer. »

Ces mots sont l'expression même de mes relations amicales avec mon Führer. Je l'ai suivi plus de dix ans avec une fidélité invariable, et c'est avec la même fidélité inconditionnée que je le suivrai jusqu'à la fin. Je sais d'ailleurs que mon Führer est plein du même sentiment sans mélange à mon égard. Je peux dire avec fierté que je possède sa confiance absolue et que cette confiance constitue la base de tout mon travail. Aussi longtemps qu'elle me sera accordée, advienne que voudra : surmenage, intrigues de l'extérieur ou de l'intérieur, tout glissera sur moi sans m'ébranler. Nos adversaires le savent. Aussi s'agitent-ils sans cesse en ce sens, follement et sans honte.

On peut lire quotidiennement dans un quelconque journal étranger que la lutte s'est encore envenimée entre Hitler et Göring, ou bien des nouvelles comme celle-ci: Hitler voulait faire emprisonner Göring, mais la police a refusé d'exécuter l'ordre ; ou Göring a tenté de renverser Hitler, mais le putsch a échoué. On s'efforce à démontrer que je suis plein d'envie, de suspicion et de jalousie, que je voudrais jouer moi-même le premier rôle, et que le Führer jalouse par ailleurs tout accroissement de ma puissance.

Quiconque est bien informé de la situation en Allemagne sait que chacun de nous possède exactement la puissance que lui attribue le Führer. Seul est vraiment puissant et tient en main la puissance de l'État celui qui est avec le Führer ; quiconque agirait contre sa volonté, ou même sans son assentiment, serait au même instant complètement dépourvu de puissance. Celui que veut écarter le Führer disparaît sur un simple mot de sa part. Son prestige et son autorité sont sans borne, mais c'est peut-être parce qu'il possède une telle puissance et parce qu'il détient une si grande autorité qu'il n'en use pas.

Quand Hitler nomme quelqu'un à une fonction officielle, ce fonctionnaire ne sera jamais destitué s'il ne se montre absolument incompetent. Il y a des exemples fréquents où la générosité du Führer s'est montrée par l'oubli des fautes de ses subordonnés. Combien de fois a-t-il passé en souriant sur des fautes pour lesquelles on demandait la démission du coupable, en répondant : « Chaque homme a son point faible qui lui fait commettre des fautes, mais mon estime en premier lieu, va aux collaborateurs qui ont l'énergie de l'action, ils peuvent se tromper quelquefois, l'essentiel est qu'ils sachent agir au moment opportun. Il faut que chaque fonctionnaire, individuellement, soit dominé par le sentiment merveilleux et sûr qu'aucune intrigue, aucun bavardage, aucun scandale, aucune calomnie, ne peuvent lui nuire auprès du Führer. » Adolf Hitler, dans sa pureté de caractère repousse tout cela et ne consent même pas à l'entendre. Adolf Hitler possède une telle grandeur humaine qu'il est incapable de jalouser

l'habileté, le talent de ses collaborateurs, leur prestige auprès du peuple. Il est toujours heureux au contraire quand il trouve un nouveau collaborateur dont il puisse attendre d'exceptionnelles réalisations. Il appartient à sa qualité de Führer de placer où ils le méritent les hommes compétents.

Hitler ne veut pas de dictature personnelle.

Il ne veut pas trôner, solitaire, au dessus de ses collaborateurs. Il ne veut pas être craint par eux, et il méprise les flatteurs et les arrivistes. Depuis toujours, l'idéal d'Adolf Hitler, comme il l'a souvent souligné, est une union d'hommes résolus et capables, à la tête desquels il faut naturellement un chef. On a souvent évoqué, dans le même ordre d'idées, « la table ronde du roi Arthur. » Il n'est jamais nécessaire d'élire Adolf Hitler à une présidence de cabinet, à une chaire d'orateur, à une commission ou à une assemblée populaire. Il sera le Führer partout où il se trouvera. Son autorité domine tout naturellement et c'est par une sorte de miracle que ses hommes ne cessent de s'attacher à lui, qu'il s'agisse de ministres ou de simples SA.

Son rare charme personnel séduit chacun. Il laisse à ses collaborateurs dans leur sphère, la plus grande liberté dans l'accomplissement de leur travail et de leur devoir. Il les laisse entièrement indépendants, et s'il lui faut intervenir de temps en temps, il le fait d'une telle façon que l'intéressé y consent de lui-même et bien loin de s'en trouver froissé, s'attache à lui plus fermement encore.

Les hommes qui entourent Adolf Hitler sont d'une nature combative. Ils ont grandi dans les combats de ces quinze dernières années, ils se sont endurcis par les lourdes peines qu'ils ont eu à supporter. C'étaient des hommes durs et lourds, mais complets, et chacun fournissait en son domaine le maximum, chacun était dominé par l'idée de servir sa patrie et son Führer. Il se peut que les opinions diffèrent sur des questions particulières, mais elles se rallient dans les grandes lignes, et ici encore, c'est la personnalité suprême du Führer et leur amour pour lui qui surent donner à tous ses hommes une seule volonté et un seul esprit.

Hitler a toujours eu l'ambition de choisir le meilleur homme pour chaque poste important ; il n'est jamais plus heureux qu'en constatant qu'il ne s'est pas trompé dans son choix. Qu'il y a déjà derrière nous de séances de cabinet, et quel travail en est sorti, combien de lois vitales en ont résulté ! C'était toujours une joie véritable que de faire partie de ces cabinets et de pouvoir collaborer avec les autres ministres. On ne fait pas ici de longues parolotes, on n'examine pas les points de vue des partis, ni les intérêts particuliers, il n'existe pas de conflits entre opinions inconciliables. Le bien du peuple plane seul au-dessus de tout. Jamais un membre du cabinet ne pourra oublier avec quelle clarté le Führer savait

reconnaître la situation politique, avec quelle sûreté ses prédictions se sont toujours accomplies, avec quelle conviction il savait toujours résumer le plus important et l'essentiel de la discussion. Ces séances duraient souvent toute la nuit, séances d'un travail exténuant qui passaient, malgré cela, comme un songe, et l'intérêt en était soutenu jusqu'au bout.

Un volume ne suffirait pas à décrire Adolf Hitler tel qu'il est, comment il travaille et comment il vit. La vie quotidienne du Führer est toujours changeante, toujours nouvelle, toujours passionnante. C'est avec admiration, avec émerveillement et avec amour, plein d'une fidélité et d'une confiance entières, que le peuple voit l'immense charge et la capacité de travail de son Führer. Les camarades du peuple veillent devant la façade de la chancellerie du Reich à chaque heure du jour et tard dans la nuit. Ils y sont retenus par la certitude que, derrière ces fenêtres, le Führer travaille pour le bien du peuple, pour eux-mêmes qui sont dehors et qui attendent. Un lien mystérieux les retient à leur place, et leur enthousiasme se déclenche quand ils croient avoir aperçu un instant le visage de leur Führer passer devant une fenêtre. Il en est de même aujourd'hui dans toute l'Allemagne où le Führer se montre aux foules innombrables car tous veulent le voir. Que les yeux brillent, surtout ceux de la jeunesse !

Comme les hommes, dans leur sincère reconnaissance, sont en extase !

On croirait qu'un courant électrique parcourt les masses : « Voici le Führer ! »

Il en est partout de même, que ce soit au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest de l'Allemagne, que ce soit en ville ou à la campagne, qu'il passe en voiture sur les champs de manœuvre, devant la Reichswehr en marche, qu'il parle devant des étudiants ou devant des industriels, ou qu'il aille se mêler aux ouvriers allemands dans les ateliers. C'est partout le même sentiment, partout cet enthousiasme inouï qui ne peut naître que de la confiance la plus complète, de la foi la plus profonde, de la reconnaissance la plus sincère. Le peuple allemand sait qu'il a de nouveau un Führer. Le peuple allemand a de la reconnaissance parce qu'un homme a enfin pris les rênes dans ses mains d'airain. Le peuple allemand respire de nouveau parce qu'un homme travaille à lui épargner la misère et les soucis et parce qu'il n'est plus obligé de se diriger lui-même.

La grande erreur du précédent système de libéralisme était de croire que le peuple désire se gouverner et se diriger lui-même. Le peuple veut au contraire être gouverné et dirigé. Pour prix de sa fidélité, le peuple, il est vrai, demande à ses dirigeants d'être pénétrés de ce sentiment sacré : vouer au profit et au bien du peuple tout leur travail et toute leur force.

Et le peuple allemand sait qu'Adolf Hitler est le Führer désiré et inspiré par Dieu.

Hermann Göring, Renaissance de l'Allemagne, Fernand Sorlot, Paris, 1939.